FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 12 *MARS* 1861.

LES PROSCRITS DE SICILE.

ROMAN INÉDIT

PAR EMMANUEL GONZALES

XI. (Suite.)

La Fabiana désespérée par un trait-d'esprit, tentait à pétue frayé dans le roc et vint s'agenouiller à seize pas au moins du cadavre de la victime. Elle lui passa la main sur le cœur, et, sentant que il battait encore, elle s'empressa d'examiner les blessures.

Celle de la poitrine était peu profonde et n'offrait aucun caractère grave. Quant au second coup d'épée qui aurait dû traverser San Caraldo de part en part et le clouer au sol, il n'avait fait qu'effleurer les chairs. La lame, rencontrant la petite feuille, l'avait percé d'outre en outre et s'était brisée.

La Fabiana fit du mouchoir du prince un tampon qu'elle appliqua sur sa blessure au moyen de larges bandes qu'elle déchira de son tablier, et cueillant des feuilles toutes trempées de rosée, elle lui en humecta les tempes.

Aux San Caraldo ouvrit les yeux et se souvint. Il porta rapidement la main à la place où se trouvait son portefeuille, non par un sentiment de cupidité, mais pour savoir si le bandit était profité de ses dépouilles, ce qui l'eût infiniment contrarié.

Mais, voyant qu'il était encore en possession de son trésor il respira plus librement, puis, se soulevant à demi et regardant la strega toujours agenouillée à ses côtés.

—Merci de votre charité! brave femme, dit il en s'efforçant de sourire. San Diavolo, vous êtes sûrement de ma groupe, il me semble.

—Vous dites vrai, prince Gregorio, car une minute plus tard, le meurtrier vous volait ce portefeuille et l'on que vous portez sur vous.

—Comment, tu me connais? dit le prince étonné.

—Et vous ne connaissez sans doute aucé excellence.

—Tout bonn, bonne et digne femme! demanda le prince en serrant avec effusion la main de la Fabiana dans ses mains.

On m'appelle la strega.

San Caraldo lâcha la main qu'il tenait et fit une legère grimace.

La Fabiana sourit tristement.

—C'est égal, répartit le prince en se levant avec un douloureux effort. Fusse-tu le diable en personne, tu peux compter sur ma reconnaissance.—Et, tendant à la strega une poignée de ducats: —Prends d'abord ceci comme acompte.

—Je refuse cet or, excellence, dit-elle. Mais si un jour il nous advenait malheur à moi ou aux miens, j'aurai droit de demander votre protection.

—Si c'est ce que tu crains le malheur l'aura frappée que le dois te revoir, viens le plus tard possible, pauvre strega, mais ce jour-là tu me verras plus en vain.

—Voilà ce qui s'appelle ne pas faire les choses à demi, et j'accepte d'autant plus volontiers ton offre obligeante, que je ne sens d'une fatigue excessive.

—Venez donc, excellence.—Et ils se mirent en route.

—Ah! ça, dit San Caraldo en s'arrêtant, que chemin me faisiez prendre? Ce n'est pas celui qui mène à ma Villa.

—Vous m'avez pris la force de faire ce trajet, excellence, et ce serait d'ailleurs vous exposer encore à quelque mauvaise rencontre.

—Mais si je ne vais pas chez moi, où dois-tu me conduire? Etait ce par quelque inexplicable prédilection du hasard? le coupable était il un des serviteurs du château? —San Caraldo se perdant en conjectures tout à coup un soupçon, vague d'abord, lui traversa l'esprit —Il ne souvint qu'il avait laissé le Conte de Mirano pour semblre désespoir? Ce Conte aurait il enlevé ou lui la pauvre d'un crime?—Ce mal heureux, dans son égarement étouffant le cri de conscience, fondait aux pieds d'un jeune homme qui, sans doute, avait cédé à la fatale tentation de ressaisir violemment sa fortune perdue en un dernier coup de dé.

Mais bientôt son noble cœur se révolta contre cette pensée, et il se demanda de quel droit il osait accuser un ami d'un crime quand il n'avait pour appuyer son jugement, aucun indice certain.—Cependant, il ne pouvait le chasser, ce soupçon lui revenait incessamment à l'esprit. Il résolut donc d'aller trouver son hôte et de lui communiquer, sinon ses doutes, du moins l'étrange découverte qu'il avait faite dans la chambre de Diodato.

Emportant donc le moins que il le maintenu, il s'engagea dans le bois qui le séparait du château et, sans doute, il se serait rendu à son but, si, tout à coup, un jeune homme, vêtu de noir, ne fût venu se jeter à ses genoux, en criant: —Pitié, pitié, excellence!

—Qui es-tu? demanda San Caraldo en le relevant.

—Je suis Pietro, le fils de Campo Forte.

—Et que veux-tu? demanda San Caraldo.

—Je veux qu'on me pende, si vous ne me faites pas grâce.

—Et pourquoi, mon ami?

—Parce que j'ai tué un homme.

—Tu as tué un homme! mon ami, mais tu ne dis pas que c'est un crime.

—Oh! c'est un crime, excellence, puisque je l'ai commis en dehors du duel.

—Et pourquoi, mon ami?

—Parce que j'ai cru que c'était le moyen de me venger